

Quelques pages avant le livre  
: pour les lettres, autres vers  
oubliés, épigrammes Albert  
Mérat

Mérat, Albert (1840-1909). Auteur du texte. Quelques pages avant le livre : pour les lettres, autres vers oubliés, épigrammes  
Albert Mérat. 1904.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisation.commerciale@bnf.fr](mailto:utilisation.commerciale@bnf.fr).

&Ye  
6299

ALBERT MÉRAUD



# quelques Pages avant le Livre

POUR LES LETTRES — AUTRES VERS OUBLIÉS  
ÉPIGRAMMES



PARIS  
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR  
23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

MDCGCCIV

Quelques Pages



avant le Livre

Ye  
6299

ŒUVRES DE ALBERT MÉRAT.

LES CHIMÈRES, poésies couronnées par l'Académie française,  
2<sup>e</sup> édition (*épuisé*).  
L'IDOLE, sonnets (*épuisé*).  
LES SŒUVENIRS, sonnets.  
LES VILLES DE MARBRE, poésies couronnées par l'Académie  
française.  
L'ADIEU, poème.  
PRINTEMPS PASSÉ, poème parisien.  
LE PETIT SALON, en vers (1876-1877).  
AU FIL DE L'EAU, poésies.  
POÈMES DE PARIS.  
VERS LE SOIR, poésies couronnées par l'Académie française.  
TRIOLETS DES PARISIENNES DE PARIS.  
LES JOIES DE L'HEURE.  
CHANSONS ET MADRIGAUX.  
VERS OUBLIÉS.  
PETIT POÈME.  
LES TRENTE-SIX QUATRAINS A MADAME.  
LES TRENTE-SIX DÉDICACES.  
LA RANCE ET LA MER.

POÉSIES (*Les Chimères, l'Idole, les Souvenirs, les Villes de  
Marbre*). Lemerre (PETITE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE).

**ALBERT MÉRAT ET LÉON VALADE**

AVRIL, MAI, JUIN, Sonnets, Poésies de Léon Valade, tome I,  
Lemerre (PETITE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE).  
INTERMEZZO, poème traduit de Henri Heine (*épuisé*).

*A paraître :*

POUR LES LETTRES.  
ÉPIGRAMMES.  
AUTRES VERS OUBLIÉS.

ALBERT MÉRAT

Quelques Pages  
avant le Livre



POUR LES LETTRES — AUTRES VERS OUBLIÉS  
ÉPIGRAMMES



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR  
23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

MDCCCIV





LES LETTRES

INTERMÈDE







Pour changer l'air un peu des lieux où je respire,  
Je n'ouvrirai pas Dante ou Hugo, ni Shakspeare ;  
J'ouvrirai ma fenêtre et je regarderai  
Les platanes, les fleurs qui peuvent à mon gré  
Faire l'ennui moins lourd et l'heure plus clémente.  
Même dans les jardins la nature est charmante ;  
C'est la feuille toujours ainsi que dans les bois,  
Et la lumière met aux choses que je vois,  
La lumière d'ici, fine, discrète et tendre,  
Des musiques que j'aime et que je sais entendre.



## TROIS PAYSAGES DU LUXEMBOURG

## I

## LES CYGNES.

A mon ami Alphonse Saladin.

Tu ne vaincras pas par ce signe  
D'avoir du ciel dans les regards,  
Ou, dans une mare à canards,  
D'être l'apparence d'un cygne.

Un cygne se voit dans le soir,  
C'est plus blanc que les tourterelles ;  
— Ne chante pas, cache tes ailes,  
Que l'on ne puisse pas les voir.

C'était joli, ces ailes blanches  
Sur l'eau dormante du bassin...  
Tu n'avais pas d'autre dessein,  
Forme de grâce qui te penches

Ou te redresses, puis encor  
Te courbes en de belles lignes,  
Comme on fait des strophes insignes  
Avec des mots de pourpre et d'or,

Devant les princesses de France,  
Que d'être noble et d'embellir  
Ce jardin où l'on vient cueillir,  
Quand on est jeune, l'espérance.



## II

## LES LAURIERS ROSES.

A mon ami Jacques Murray.

Nos jolis climats moroses  
N'ont qu'un été raccourci ;  
Hélas ! ce n'est pas ici  
Le pays des lauriers roses.

Quand le soleil, aux bourgeons  
Plus indulgent, les desserre,  
On répare dans la serre  
La caisse aux verts badigeons ;

Et c'est plus tard, quand leurs branches  
Vêtissent les marronniers,  
Que de vagues jardiniers  
Portent entre quatre planches,

Pour leur faire prendre un peu  
L'air, ainsi qu'à des phtisiques,  
Les lauriers près des musiques  
Militaires de ce lieu ;

---

Eux qui, dans le ciel qui brûle,  
Tendent le baiser vermeil  
De leurs lèvres au soleil  
Du Pinde ou du Janicule.



## III

## NUIT D'ÉTÉ.

A Madame René Samuel.

Sur le vieux parc et sur la nuit,  
Je laisse ouverte ma fenêtre ;  
L'été me berce et me pénètre,  
Calmant la peine qui me suit.

L'ombre est claire, presque lactée :  
La fontaine de Médicis  
Se perd en contours indécis ;  
Et je ne vois plus Galatée.

La lune monte lentement ;  
Au ciel un peu de bleu persiste ;  
Et l'astre, divin coloriste,  
Teint de perle le firmament.

Pas une feuille ne remue  
Dans les hauts platanes, qui font  
Au groupe de marbre un plafond  
Dont l'ombre grandit l'avenue.

---

Dans cet immobile tableau  
Luit, doux et fait de paix profonde,  
Pour que la terre au ciel réponde,  
Un reflet de lune sur l'eau.





## L'ÉCROULEMENT DU CAMPANILE.

A mon ami Paul de Frick.

Parler de mon écroulement  
Quand l'adorable Campanile  
De Saint-Marc croule en ce moment  
Seraït vanité juvénile.

O mon écroulement, tais-toi  
Devant cette chute bien pire :  
Une merveille, plus que moi,  
Vaut l'intérêt que je m'inspire.

Le vieil autrefois radieux,  
La lumière des marbres roses,  
Regret et gloire de mes yeux,  
O mon âme, revois ces choses !

Revois dans la blancheur du soir,  
Sur les coupoles de Saint-Georges,  
Quand mon rêve venait s'asseoir,  
La neige vivante des gorges

---

Des délicates Corillas,  
Blondes comme des friandises,  
Que Guardi met en falbalas  
Dans les fêtes de ses Venises.



A Madame Charles Simon.

Le cœur gros de leur trahison  
( On a le cœur gros à tout âge),  
Je n'ai pas voulu davantage  
Demeurer dans cette prison.

Je me suis évadé. La route  
Est délicieuse d'ici  
Au tertre à peine de Passy,  
Le long de la ville en dérouté,

Qui fuit derrière le bateau,  
Boisée et belle, blanche et bleue,  
Et dont commence la banlieue  
Bien au delà de ce coteau.

L'eau par le ciel illuminée  
Reflète le déclin du jour...  
Chaque pont recule à son tour :  
Voici la route terminée.

Billancourt semble denteler  
De feuilles les arches de pierre :  
Je ferme à demi la paupière  
Et je regarde l'eau couler.

Toute passion est la chaîne  
Qui nous tient pâles et rivés,  
Fronts bas ou vers le ciel levés :  
Je n'ai pas de goût pour la haine.

Je ne puis pas haïr longtemps :  
Aimer est beaucoup plus facile,  
C'est un sentiment qu'on exile,  
Mais qu'ont encor les braves gens.



A mon ami Théodore Maurer.

Comme tout bon faiseur de vers,  
Cette page blanche m'excite,  
Et, pour aujourd'hui, me suscite  
D'aller parler aux arbres verts,

Au silence de la futaie,  
Aux plaines blondes près des bois,  
Aux saisons dont j'entends la voix,  
Aux petites fleurs de la haie ;

Aux mille faces de l'été :  
Sourire du matin, sourire  
Du soir qui vit et qui respire,  
A tout ce qui fait la beauté ;

Ne plus souffrir de la hantise  
Du faux, du laid et du méchant,  
Et les oublier dans le chant  
De la nature qui me grise !



## A THÉODORE DE BANVILLE.

Banville, que je vois d'ici,  
Viens, bon maître des vers lyriques,  
M'aider à mettre mon souci  
Au rang des choses chimériques ;

Dis-moi qu'il n'est que d'allier  
L'or et l'émail aux pierreries.  
Laisse-moi, parfait joaillier,  
Voir tes pures orfèvreries.

Les facettes de ton esprit,  
Que les dieux firent, sont bien celles  
De ce joyau qui me sourit  
Et qui jette des étincelles.

Dans l'eau belle des diamants,  
Comme par miracle enchâssée,  
Je vois, sous des prismes charmants,  
La lumière de ta pensée ;

Et tu souris, en polissant  
Avec la poudre de tes pierres  
Un beau collier éblouissant,  
Qui met du ciel sous tes paupières.



## POUR FINIR.

## I

Vas-tu compter les jours qui te furent mauvais,  
Vieux lutteur entêté qui t'obstines à vivre :  
Pourquoi ? Parce qu'un peu de lumière t'enivre  
Et que l'air était bleu du temps que tu rêvais.

Mais il n'est plus, le temps de tes rêves ; là vie  
De stigmates précis a sillonné ton front ;  
Ton âme reste haute et n'est pas asservie,  
Ta robuste fierté te venge d'un affront.

Cependant, pour avoir pendant bien des années  
Marché d'un pied tenace en traçant ton sillon,  
Tu n'as pas eu le prix des gerbes moissonnées.  
— Au moins tu n'as pas fait de ta pourpre un haillon.





## II

Ceux-là sont au-dessous même de ma colère,  
Ils sont rampants et vils et n'ont que mon dédain.  
Le mépris que j'ai d'eux ne saurait me déplaire,  
Mais voici que je souffre et m'attriste soudain.

C'est que des amitiés anciennes me trahirent ;  
Je porte mon orgueil outragé comme un faix,  
Parce que des amis qui près de moi vieillirent,  
Eurent, quand je les vis, le visage mauvais,

Ne me répondent pas et même se détournent,  
Honteux de me mentir du geste et de la voix.  
Ce sont ces trahisons qui dans le cœur séjournent,  
Comme si l'on saignait pour la première fois.



## III

Maintenant qu'ils sont là, cloués vifs sur la porte,  
Comme l'horreur qu'ils ont des Lettres le comporte,  
Et que j'ai fait justice, ainsi que je le dois,  
Viens, ma Muse. L'été respire dans les bois.  
Écoute la chanson de la source qui chante.  
Le poème que fait la lumière m'enchanter.  
Viens, ma Muse, sourire en me dictant des vers.  
C'est le rythme divin qui règle l'Univers,  
Et ce sont des accords, ce sont des harmonies  
Qui suspendent au ciel les sphères infinies.





AUTRES VERS OUBLIÉS





UNE SECTION DE L'EXPOSITION  
DE L'ENFANCE.

SOUVENIR DE 1900.

A Madame F. Wolff.

Allez voir ces choses étranges !  
Vous passerez un bon moment.  
Casimir-Périer dans ses langes  
Est une trouvaille vraiment.

Avant l'âge d'être potache,  
Même au maillot, concevez-vous  
Un monsieur Leygues sans moustache  
Avec des cheveux comme nous !

Cet aigle de la République,  
Ce gosse vague et vagissant,  
Avait, l'avenir vous l'explique,  
La République dans le sang.

Mais, malgré la peine infinie  
Qu'on a prise à faire ce choix,  
Aucun indice de génie  
Avant quatorze ou quinze mois.

C'est très simple, c'est de l'histoire  
Toute naturelle en effet;  
La chrysalide de la gloire  
Précède l'insecte parfait.



DÉDICACE D'UN LIVRE.

A Madame Delorme (Jane Simon).

Ce petit livre qui sourit,  
Accueillez-le par un sourire.  
Tout, ou presque tout, peut se dire  
Quand une oreille a de l'esprit.





## POUR UN ÉVENTAIL.

A Madame Delorme (Jane Simon).

Votre nez petit qui va rire  
Bat et se fronce. L'on dirait,  
Dans une fête, que Lancret  
L'a copié sans vous le dire.



## SUR UN CARNET.

## I

Nulle ligne encor n'est tracée  
Sur ce vélin bientôt noirci.  
Dieu me garde d'écrire ici  
Ce qu'on appelle une pensée !



II

Comme on choisit à l'étalage  
Parmi tant de joujoux divers,  
Merci d'avoir choisi des vers  
Afin d'amuser cette page.



## APRÈS LA LECTURE D'UN HUMORISTE.

L'acier de ton humour est d'une bonne trempe.  
Ces lances de l'esprit se tiennent par la hampe,  
Non par le bout pointu qui blesserait la main.  
Il ne faut pas chercher le trait jusqu'à demain.  
Où la contorsion paraît le charme expire.  
— Swift et Dickens se sont partagé cet empire.  
L'un choisit l'amertume et l'autre la douceur :  
Cet humour-ci peut dire à la grâce : « Ma sœur, »  
Et, par un tour léger, malgré la différence,  
C'est presque aussi joli que de l'esprit de France.



L'homme paraît et meurt ; le marbre luit et tombe.  
Sur le cadavre ancien et le débris nouveau,  
Avide et se gonflant du sang de chaque tombe,  
La terre d'elle-même élève son niveau.



## PORTRAIT.

« Sa place est dans un cerisier. »  
Ce vers doit rester solitaire,  
Si tu veux bien l'apprécier.  
« Sa place est dans un cerisier. »  
Il s'entend, sans qu'on soit sorcier,  
Bonne d'enfant ou militaire.  
« Sa place est dans un cerisier. »  
Ce vers doit rester solitaire.



## SOUVENIR.

Dans un passe-temps très doux,  
Volets clos et portes closes,  
On peut causer avec vous  
De toutes sortes de choses.

Vous parliez, je vous donnais  
La réplique, je vous jure,  
Et, charmé, je surprénais  
Un joli mot d'aventure;

Et les vers qui font frémir  
D'épouvante la pécore,  
Vous omettiez de dormir  
Pour en écouter encore.



C'est horrible déjà d'être un homme vivant !  
Caricature ou simple ébauche, bien souvent  
Nous n'avons rien de bon, de beau ni de robuste,  
Et nous sommes manqués, âme, visage et buste !  
Le plus faible est de droit mangé par le plus fort,  
Et ce n'est pas fameux non plus, quand on est mort !





## DEUX DÉDICACES DE « LA RANCE ET LA MER »

I

La courbe blonde d'une plage,  
Le sourire d'un été clair...  
Heureux si l'on entend la mer  
Battre le bord de cette page!



II

Je n'ai pas regardé, je me suis souvenu ;  
Je faisais reparaître une image effacée,  
Et mon vers n'avait plus qu'à suivre ma pensée  
Vers un ciel indécis qu'elle avait reconnu.



## A HONORÉ DAUMIER.

On connaît dans ses traits touffus  
Cette autre Comédie Humaine,  
Mais le grand peintre que tu fus,  
Daumier, on ne le sait qu'à peine.

Pourtant tu peins loyalement  
Dans la lumière belle et chaude,  
Et tes ciels sont d'un ton charmant  
De lapis fin et d'émeraude.

Tu sais fixer dans leur beauté  
Et l'ambiance de la vie  
Des scènes de réalité  
D'une touche juste et ravie.

Vous rappelez-vous l'escalier  
Sur une berge de la Seine?  
La ménagère en tablier,  
La fillette... Toute la scène

Est dans le mouvement du bras,  
Qui montre que lourde est la charge  
Du linge qu'elle vient en bas  
De plonger dans l'eau lente et large.

La petite tient le battoir,  
Moins pour s'amuser que par aide,  
Apprentissage du lavoir,  
Sur les marches à pente raide.

La file blanche des maisons  
Suit le quai haut et le domine,  
Et, beauté de nos horizons,  
Le couchant d'or les illumine.

C'est simple, pénétrant et beau ;  
Les pauvres gens hantent ton rêve ;  
Tu ris d'un ministre nouveau,  
Mais ton rire en pitié s'achève ;

Et le grand redresseur de torts,  
Don Quichotte, forme insensée,  
Fantôme défiant les forts,  
Revient sans cesse à ta pensée.

Tu sembles ne te soucier  
Que d'ombre et de couleur sonore ;  
Et cependant le justicier,  
Malgré toi, reparait encore.

L'accent reprend son âpreté,  
Ta mission n'est pas finie ;  
Mais c'est quand même la bonté  
Qui rayonne dans ton génie.



## HIVER.

A mon ami Ernest Prévost.

L'obscur hiver de ses doigts froids  
Égratigne le paysage,  
Et le ciel a perdu l'usage  
De la lumière en qui je crois.

Le gris a beau, presque de perle,  
Faire jolis les horizons,  
Le flux pâle de nos saisons  
Sur mon esprit monte et déferle ;

Et le temps est si loin encor,  
Le temps qui recule si vite,  
Où mai, dont la voix nous invite,  
Dresse ses bois comme un décor ;

Où les yeux fatigués d'écrire  
Voient le ciel bleu comme des yeux  
Et la terre au sein radieux,  
Comme une femme, nous sourire.





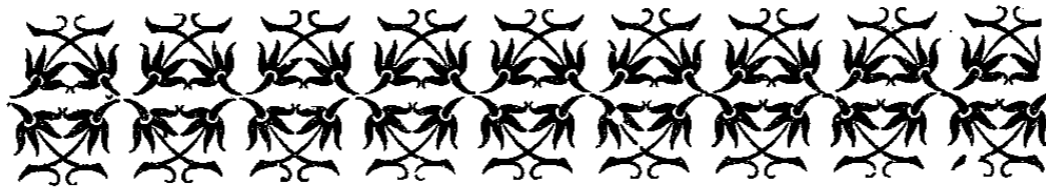
## ÉPIGRAMMES











Tu veux laisser quelque renom,  
Combien de temps, pour combien d'hommes?  
La terre elle-même où nous sommes  
Vivra-t-elle? Tu sais que non!



J'ai perdu le respect comme on perd un peu d'or ;  
J'avais pourtant gardé longtemps ce vasselage :  
Ce n'est pas que cela disparaisse avec l'âge,  
C'est qu'aujourd'hui peu vaut qu'on le respecte encor.



Conférer ou légiférer,  
Ces ferrures me sont égales ;  
J'ai d'autres bêtes à ferrer :  
Je ne ferre que les cigales.



Je regarde et je vois, je vois et je puis rendre  
Tant de choses, au point où j'en suis de mes jours ;  
Si je veux, je remonte ou je descends le cours  
Du temps qui sonne l'heure, et que je sais entendre.



## A QUOI BON!

A quoi bon ! ce mot est humain :  
La tâche vaine effare et navre.  
Mais, si tu l'as dit, ton cadavre  
A dû rester sur le chemin.





Le monde, l'infini du livre me fait peur.  
J'ai lu pourtant, mais la pensée est innombrable;  
Elle fait presque un dieu de l'homme misérable,  
Qu'elle soit un soupçon de lumière, ou l'erreur.



## POUR LES CHIENS.

Chiens, mes frères, mes vieux complices,  
Vous avez, trop souvent battus,  
Plusieurs seulement de mes vices,  
Vous avez toutes mes vertus.



## A MON AMI THÉODORE MAURER

QUI FIT POUR MOI DEUX BALLADES.

Quand la pointe est de bon aloi,  
J'accepte les estafilades...  
Pourquoi ferais-je des ballades,  
Puisque vous en faites pour moi !



C'est horrible : j'entends sonner  
Toutes les heures de ma vie...  
Le seul breuvage que j'envie,  
Léthé, peux-tu me le donner ?



## A LA MÉMOIRE DE CHARLES CROS.

J'ai rouvert aujourd'hui ton *Coffret de Santal* :  
Il garde le parfum de nos jeunes années,  
Radiuses, sans rien d'impur, illuminées  
Par l'exacte pensée et le rêve idéal.



## A MES AMIS DU PARNASSE.

I

Nous nous étions choisis et liés librement,  
« Pour rien, pour le plaisir ». Nous ne flattions personne.  
Aimer le beau suffit pour que le front rayonne,  
Et tout autre souci de la jeunesse ment.



## II

Vers les chanteurs divins dont la face est auguste,  
Nous avons élevé nos voix avec ferveur  
Et bâti de nos mains un temple à leur splendeur.  
L'édifice est debout et la base est robuste.



Je suis vieux, mais je sais par des paroles d'or  
Faire que la beauté me parle et me réponde;  
Et pour elle ma foi demeure si profonde  
Que je garde le droit des caresses encor.





Garde à jamais le don glorieux d'admirer ;  
Ne cherche pas querelle à la clarté des roses ;  
Reflète le bonheur ou les larmes des choses :  
C'est par là que tes vers méritent de durer.









A UN .

QUI S'ÉTAIT PERMIS DE M'ADRESSER QUELQUES QUATRAINS  
POUR RAILLER.

C'est toi, le malheureux qui suas tant pour moi  
A faire trois quatrains sombrement imbéciles ;  
Tu vois bien que ces jeux ne sont pas difficiles,  
A condition d'être autre chose que toi.



## UN HOMME D'ESPRIT.

J'ai reconnu de loin la voix de ce pointu,  
Et j'ai fui, redoutant à l'égal de la peste -  
Un sot qui croit sertir l'iambe et l'anapeste,  
Quand il a dit : « Bonjour, comment te portes-tu ? »



## A CELUI QUI NE RIT PAS

Je ne sais pas pourquoi ma muse vous sourit,  
Vous ne connaissez pas les femmes ni les roses.  
C'est pour d'autres que vous que ces fleurs sont écloses,  
Et vous n'entendez rien aux choses de l'esprit.



## A UN FRONT.

Le front trop grand comme un local abandonné,  
Un terrain sans gazon, comme qui dirait vague,  
Un caillou blanc et sourd aux chansons de la vague,  
Un espace sans borne et cependant borné.



## A UN MAUVAIS AUTEUR.

Connais-tu ces fatras que l'on ne peut pas lire ?  
On voudrait bien : on a beau faire, on ne peut pas.  
Le pied tourne : c'est une entorse à chaque pas ;  
Il est pourtant des gens qui purent les écrire !





## A UN FACHEUX.

Ta laideur te va bien ; elle va bien à celle  
Des visages qui sont sans doute près de toi.  
Évite de venir la produire chez moi :  
La main me gauchirait au vers que je cisèle.



## A UN CRITIQUE

Oh! les mauvais vers que tu fis,  
Grand pontife universitaire!  
Le plus certain de tes profits  
Était, critique, de les taire.



## LA JUSTICE.

Justice dont on parle comme  
Si l'on ne connaissait que toi,  
Oh! combien de lois pour un homme!  
Combien d'hommes pour une loi!



## A MOI-MÊME.

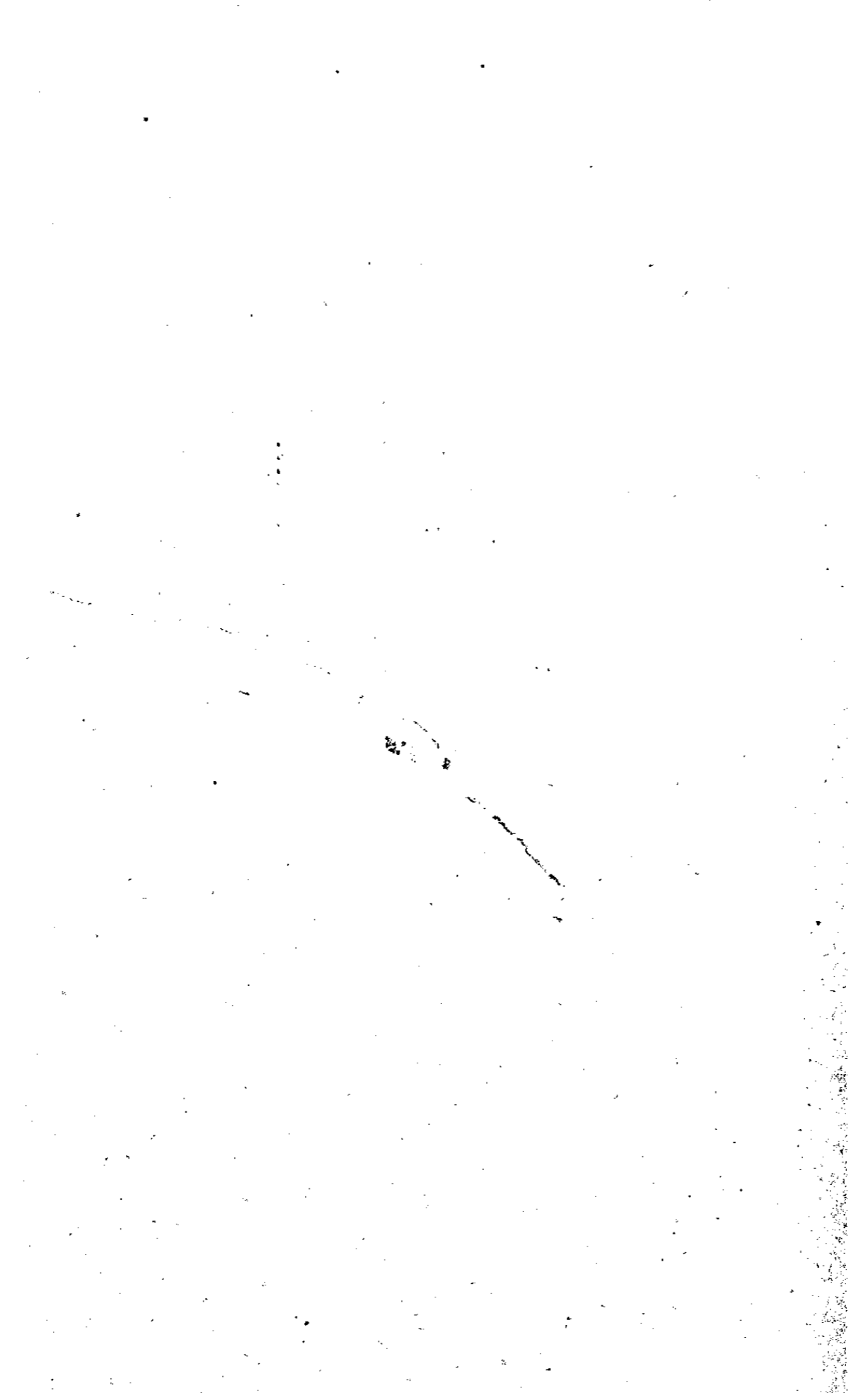
Vois, et regarde hors de toi ;  
Pense, efforce-toi de bien dire ;  
Ne ris pas, tâche de sourire,  
Et paix aux vers de bonne foi !







TABLE





## TABLE

### POUR LES LETTRES

#### INTERMÈDE.

<i>Pour changer l'air un peu des lieux où je respire.....</i>	7
Trois paysages du Luxembourg :	
I. Les cygnes.....	8
II. Les lauriers roses.....	10
III. Nuit d'été.....	12
L'écroulement du Campanile.....	14
<i>Le cœur gros de leur trahison.....</i>	16
<i>Toute passion est la chaîne.....</i>	17
<i>Comme tout bon faiseur de vers.....</i>	18
A Théodore de Banville.....	19
Pour finir. — I.....	21
— II.....	22
— III.....	23

#### AUTRES VERS OUBLIÉS

Une section de l'Exposition de l'Enfance.....	27
Dédicace d'un livre.....	29
Pour un éventail.....	30
Sur un carnet. — I.....	31
— II.....	32
Après la lecture d'un humoriste.....	33
<i>L'homme paraît et meurt ; le marbre luit et tombe.....</i>	34



Portrait.....	35
Souvenir.....	36
<i>C'est horrible déjà d'être un homme vivant!</i> .....	37
Deux dédicaces de « La Rance et la Mer ». — I.....	38
— II.....	39
A Honoré Daumier.....	40
Hiver.....	43

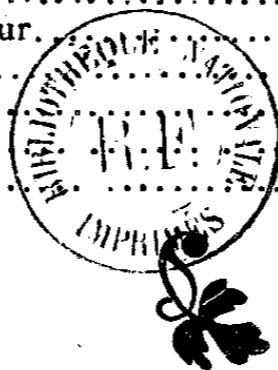
## ÉPIGRAMMES

## I

<i>Tu veux laisser quelque renom</i> .....	49
<i>J'ai perdu le respect comme on perd un peu d'or</i> ... ..	50
<i>Conférer ou légiférer</i> .....	51
<i>Je regarde et je vois, je vois et je puis rendre</i> .....	52
A quoi bon!.....	53
<i>Le monde, l'infini du livre me fait peur</i> .....	54
Pour les chiens.....	55
A mon ami Théodore Maurer.....	56
<i>C'est horrible : j'entends sonner</i> .....	57
A la mémoire de Charles Cros.....	58
A mes amis du Parnasse. — I... ..	59
— II.....	60
<i>Je suis vieux, mais je sais, par des paroles d'or</i> .....	61
<i>Garde à jamais le don glorieux d'admirer</i> .....	62

## II

A Un.....	65
Un homme d'esprit.....	66
A celui qui ne rit pas.....	67
A un front.....	68
A un mauvais auteur.....	69
A un fâcheux.....	70
A un critique.....	71
La Justice.....	72
A moi-même.....	73



ACHEVÉ D'IMPRIMER

*Le premier juillet mil neuf cent quatre*

PAR

ÉDOUARD CRÉTÉ, IMPRIMEUR

A CORBEIL

ŒUVRES DE ALBERT MÉRAT.

LES CHIMÈRES, poésies couronnées par l'Académie française,  
2<sup>e</sup> édition (*épuisé*).  
L'IDOLE, sonnets (*épuisé*).  
LES SOUVENIRS, sonnets.  
LES VILLES DE MARBRE, poésies couronnées par l'Académie  
française.  
L'ADIEU, poème.  
PRINTEMPS PASSÉ, poème parisien.  
LE PETIT SALON, en vers (1876-1877).  
AU FIL DE L'EAU, poésies.  
POÈMES DE PARIS.  
VERS LE SOIR, poésies couronnées par l'Académie française.  
TRIOLETS DES PARISIENNES DE PARIS.  
LES JOIES DE L'HEURE.  
CHANSONS ET MADRIGAUX.  
VERS OUBLIÉS.  
PETIT POÈME.  
LES TRENTE-SIX QUATRAINS A MADAME.  
LES TRENTE-SIX DÉDICACES.  
LA RANCE ET LA MER.

POÉSIES (*Les Chimères, l'Idole, les Souvenirs, les Villes de  
Marbre*), Lemerre (PETITE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE).

**ALBERT MÉRAT ET LÉON VALADE**

AVRIL, MAI, JUIN, Sonnets, Poésies de Léon Valade, tome I,  
Lemerre (PETITE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE).  
INTERMEZZO, poème traduit de Henri Heine (*épuisé*).

*A paraître :*

POUR LES LETTRES.  
ÉPIGRAMMES.  
AUTRES VERS OUBLIÉS.

Défauts constatés sur le document original

